

Un père ?

J'ouvris la porte et soupirai devant la vue du pauvre appartement dans lequel nous logions depuis le début de l'année, Anaëlle ma petite sœur d'un an, ma mère, et moi. Il y avait de quoi, à peine la porte franchie, n'importe qui aurait voulu sortir : la tapisserie s'était décollée à la suite de fuites chroniques du robinet de la salle de bain, de l'autre côté du mur, le sol était jonché de jouets en plastique plus ou moins mâchouillés par ma sœur, et l'ampoule, nue, diffusait une lumière glauque et tremblotante ajoutant à l'état de la pièce, déjà désastreux, une note lugubre. J'accédai à ma chambre sans avoir marché sur une seule babiole baveuse, un exploit, posai mon sac, pas très délicatement, contre mon lit, pris mon livre de math et allais sortir mon trieur quand je me ravisai : Pourquoi faire ces exercices qui - qu'on se le dise - étaient strictement inutiles ? Pourquoi faire des choses pénibles alors que la vie l'est déjà suffisamment sans que l'on ne fasse rien ? Pourquoi est-ce-que je restais ici à obéir docilement aux règles d'une vie sans saveur ? Pourquoi ne partais-je pas tout simplement, là, tout de suite, comme ça, quelque part, n'importe où, ailleurs ? Ça faisait beaucoup de pourquoi d'un coup mais les questions c'est le début de la compréhension, la compréhension c'est le savoir et le savoir c'est la liberté. Et c'est ce que je voulais, être libre. Pouvoir partir loin, quelque part où je pourrais avoir une vie. Tout cela c'était à cause de notre père. Mon père... Il nous avait tout pris, on était heureuse ma mère, Anaëlle et moi... on l'était. Jusqu'à ce que notre père ne nous emmène ici, « C'est provisoire » avait-il dit en voyant nos mines déconfites, « Juste le temps de trouver une maison correcte et pas trop cher dans le coin ». Nous avons déménagé pour son travail. Le directeur de sa fabrique de papier l'avait muté près de Lyon. Trois mois après le déménagement, il était parti, envolé, disparu. Depuis, nous vivions ici, au cinquième étage de cet immeuble « provisoire » à l'ascenseur perpétuellement en panne. Provisoire... J'avais cherché le mot dans le dictionnaire : « qui se fait en attendant quelque chose qui sera définitif ». J'avais ri. J'attendais quelque chose, certes, mais quoi ? Est-ce que ce serait définitif ? Et surtout, est ce que ce serait mieux ? De toute façon, ça ne pouvait pas être bien pire. Je me ressaisis, ça ne serait pas pire mais ça ne serait pas mieux. Le revenu de ma mère subvenait à peine à nos besoins. Rénover l'appartement était totalement inconcevable ; déménager tutoyait l'impossible.

« Cylia ! » L'appel de ma mère me tira de ma rêverie. « J'arrive ! » Je sortis de ma chambre et ne me rendis compte qu'une fois dans la cuisine que mon livre de maths était toujours dans ma main. Ma mère le vit, le montra du menton et me lança : « Tu vois, je t'avais dit que ça finirait par te plaire ». Je dus faire une tête horrifiée car elle sourit et me dit qu'elle plaisantait, qu'elle savait bien que je détesterais toujours ça et que je ferai bien d'aller le poser car il était hors de question que je le tache en mangeant et qu'il devienne inutilisable. Je ne trouvais pas vraiment ça dommage mais bon, je l'ai rangé quand même par ce que j'aime bien ma mère et que je ne voudrai pas la blesser. Elle a déjà bien assez souffert comme ça du départ de mon père.

Je mangeais, insensible à ce que nous disions, les yeux dans le vague, fixant les projections de purée qui recouvraient le tour de la bouche d'Anaëlle. Le repas passa sans que je m'en rende compte ; j'étais ailleurs, dans un monde peuplé de livres de maths, de pères plus ou moins opaques et de papiers peints décollés sur un fond de pourquoi écrits de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Étais-je devenue folle ? Non, je ne crois pas, j'avais simplement trop pensé, trop haï et trop aimé dans la même journée. En lisant ce texte vous vous direz peut-être que c'est juste l'histoire d'une fille complètement paumée et un peu - beaucoup - malchanceuse. C'est aussi ce que je m'étais dit en me couchant - après avoir finalement fait mes exercices de maths - sauf que mon histoire n'allait pas s'arrêter là...

Le lendemain avait été un jour *presque* comme les autres : j'avais déjeuné, m'étais douché, brossé les dents, puis étais allé au collège. Tout cela sans dire un mot pour la simple et bonne

raison que j'étais seule ; ma mère était allée plus tôt au travail, posant ma sœur à la crèche par la même occasion.

Pendant les pauses, je retournais dans mon monde, regardant virevolter les graines en forme d'hélice des érables. Ce monde m'apaisait et l'ombre des arbres était la bienvenue.

En rentrant chez moi, seule bien entendu - qui aurait voulu rentrer avec l'étrange et rêveuse Cylia Westmer ? - je passais à la boulangerie acheter un pain au chocolat et une baguette pour le dîner. Arrivée chez moi, l'appartement était toujours vide. J'appuyai sur la touche ► du téléphone ; lequel m'annonça avec sa voix d'hôtesse de l'air : « vous avez un message ». C'était ma mère ; elle voulait que j'aille chercher Anaëlle et que je prépare le repas. Nous mangerions seules car elle rentrait tard. « Occupe-toi bien d'elle » précisait le message, je souris, ma mère devait être vraiment inquiète pour écrire un truc pareil, comme si j'allais délaisser ma sœur... Toujours est-il qu'il fallait aller la chercher. J'enfilais ma veste et sortis.

Après avoir couché ma sœur, je regardais vaguement un documentaire intitulé « *éponge, éponge : le fond des océans* » tout en faisant mes devoirs - de français cette fois. Je tardais à aller me coucher : « pas sommeil » me disais-je ; même si en réalité je me demandais plutôt à quelle heure allait rentrer ma mère. J'ai fini par me coucher à 23h sans l'avoir revue.

Le lendemain aussi aurait dû être un jour comme les autres. Aurait dû car même s'il en avait tout l'air au départ, la fin avait quelque peu dérapé. En rentrant, j'étais allé dire bonjour à ma mère dans le salon. Petit bémol, ma mère n'était pas seule. Elle n'était même pas avec quelqu'un, elle était en train *d'embrasser* quelqu'un. Je sortais de la pièce à pas de loup, consciente qu'il se passait quelque chose d'assez important, quand la voie de ma mère m'arrêta. « Cylia, je te présente Christophe ». Elle était avec un homme. Un homme. Un père ? Peut-être... Et les peut-être c'est comme les pourquoi, c'est le début de la liberté.